

Vicenç Pagès Jordà

Lettre à la Reine d'Angleterre

Traduit du catalan par Marie Costa

Ba/zac
éditeurs





À Berta et Camil·la, pour leur présence

Le langage figuré fut le premier à naître,
le sens propre fut trouvé le dernier...
D'abord on ne parla qu'en poésie;
on ne s'avisa de raisonner que longtemps après.

Essai sur l'origine des langues, Jean-Jacques Rousseau



Même la vérité s'invente

Proverbes et chansons, Antonio Machado





*Prison de ***, Angleterre
Fin du XX^e siècle*

**Reine d'Angleterre
Buckingham Palace
SWI Londres**

Majesté,

Une succession d'erreurs funestes m'a relégué dans une prison haute sécurité de votre royaume. Je vous écris ces lignes du fond de mon désespoir pour que vous puissiez envisager la possibilité d'intercéder en ma faveur.

Je reconnais que j'ai eu une vie singulière. J'ose vous demander, je vous en prie, de ne pas abandonner la lecture de ces pages, mue par un sentiment d'incrédulité tout à fait logique. Tout ce que j'ai écrit est aussi certain que le double mur qui entoure cette prison : celui que l'État a érigé et celui que ma propre inconscience a bâti autour de moi. Je vous expose ci-après les raisons qui m'ont condamné à cette situation, qui a malheureusement déjà fait l'objet d'une sentence ferme.





I

Voilà mille ans, je travaillais comme forgeron dans le comté de Cerdagne, au sud des Pyrénées. J'avais appris l'art de la forge à l'atelier de mon père et le travail ne me déplaisait pas. En fait, à cette époque, il n'y avait guère de latitude à l'heure de choisir comment gagner sa vie. J'étais destiné à succéder à mon père dans le métier puisque tous mes frères étaient morts avant d'avoir atteint l'âge d'un an. J'étais enclin aussi à considérer le travail de forgeron comme un privilège dans ce monde de maigres récoltes où tant de gens n'avaient ni métier ni bénéfice.

Ma mère mourut en couches à ma naissance et mon père ne voulut pas salir sa mémoire – c'étaient ses mots – avec une autre femme. Chaque quatre ou cinq ans, nous rejoignons un autre hameau, toujours dans le comté de Cerdagne. Quand nous avons installé la forge, les paysans nous commandaient les pièces de fer pour faire des pioches, des haches, des faux et autres outils agricoles. Cependant le plus clair de notre travail provenait des moines et des nobles qui nous demandaient des couteaux, des ciseaux, des fourches, des crémaillères et toute une série d'ustensiles de fer. Le jour où nous avons fini d'honorer toutes nos commandes, nous chargions les outils sur la charrette et nous voyagions sur des chemins connus jusqu'à ce que nous trouvions



un endroit où nous puissions travailler. Mon père était boiteux et voyageait sur la charrette, moi, je dirigeais les animaux.

Lorsque j'ai eu seize ans, mon père m'a appris à fabriquer des épées. Il avait appris la technique de mon grand-père qui la tenait lui-même de mon arrière-grand-père, et ainsi de suite jusqu'à un obscur ancêtre qui, selon toute probabilité, devait être d'origine germanique. Dès lors, j'ai consacré une grande partie de mon temps libre à forger une arme destinée à être unique au monde. Mon épée.

Le processus de fabrication mérite que je le décrive en détail, puisque cette épée a été la cause directe du changement soudain que connut ma vie et de tout ce qui m'est arrivé jusqu'à aujourd'hui. La partie intérieure de la lame était constituée d'un bâton d'acier plus fort que tout autre métal connu que mon père m'avait confectionné. Il l'appelait « pierre du ciel » et n'a jamais voulu m'expliquer où il se l'était procuré. Cette partie centrale était entourée de lames de plusieurs aciers connus, de fers doux et de minerais coupants, agencés selon la tradition familiale. Il fallait ajuster les lames avec une grande patience, puis les souder au feu et au marteau et les tordre pour en augmenter la cohésion. Mon père me répétait que plus je frappais les lames, plus l'épée aurait de pouvoir. J'y travaillais jusqu'à m'endormir sur l'enclume.

Entre la recherche des minerais, le transport, la forge et l'affûtage de la pointe, j'ai travaillé sur cette pièce pendant sept ans. Le processus comprenait des invocations aux astres et des lectures de textes dans des langues inconnues. Ma salive, mon sang et ma sueur étaient des ingrédients constitutifs de l'épée. La lame double se terminait par une pointe légèrement arrondie. La prise était une simple croix couronnée d'un pommeau bombé. J'ai appliqué pour la fabrication de cette arme forte et légère toutes les techniques connues du métier de forgeron. À la fin, l'épée passa sans problème les différentes épreuves du feu. Alors qu'il n'en manquait plus qu'une, je l'ai sortie de l'atelier pour la contempler sous la lumière du soleil. Elle brillait comme si elle avait été dotée d'une vie propre.

À l'époque, j'étais très jeune et j'expliquais à qui voulait l'entendre que j'étais en train de forger l'épée la plus puissante de la chrétienté. La nouvelle ne tarda pas à parvenir jusqu'à Arnulf, un des chevaliers qui combattaient à la solde du comte. Les chevaliers du Moyen Âge avaient une conception très idéalisée d'eux-mêmes, mais en réalité ils étaient, comme je suppose que vous le savez, Majesté, ce que nous appellerions aujourd'hui des mercenaires, des soldats professionnels au service de potentats. Ces chevaliers sont aussi éloignés de l'image que nous en avons que les pistoleros que j'ai connus au Colorado avant la guerre de Sécession peuvent l'être de ceux que nous voyons dans les westerns. Mais laissez-moi reprendre le fil de mon récit. Lorsque Arnulf, le chef des voleurs et des assassins du comté de Cerdagne, en eut vent, il ne tarda pas une seconde à se présenter à la forge.

— Combien voulez-vous pour la *Spata Ignea* ?

— Elle appartient à mon fils et je ne crois pas qu'il veuille la vendre.

Arnulf me regarda comme on regarde un esclave. D'un geste il indiqua qu'il voulait la voir et je la lui montrai.

— Je te l'achète dix sous, fiston.

— Elle n'est pas encore finie mais il n'y a pas assez de sous en ce bas monde pour pouvoir l'acheter, répondis-je.

— On en reparlera, grommela-t-il en guise d'adieu.

Le lendemain, un marchand arriva dans le village. Il était grand, très grand. Il avait une tête longue et étroite, de grandes oreilles, des pommettes et des yeux saillants. Il arborait une barbe taillée qui semblait surgir des cheveux frisés d'un noir de jais. Il portait une cape élégante et dépensait son argent avec largesse. L'après-midi, il se présenta à la forge.

— Joan, je me suis laissé dire que tu fabriques une épée d'une grande valeur.

Le sourire du marchand contrastait avec le ton de sa voix, si dédaigneuse qu'on aurait cru qu'il crachait des pierres.

— Elle n'est pas à vendre, Messire, lui répondis-je tout en me demandant qui pouvait bien lui avoir donné mon nom.

— Tu n'as pas encore entendu mon offre...

— Rien ne peut l’acheter, Monsieur, je vous l’assure.

— Nous verrons bien...

Lorsque le marchand s’en alla, ses lèvres dessinaient encore un sourire malicieux.

Je n’accordai ni à Arnulf, ni au marchand l’attention qu’ils méritaient. L’épée n’occupait pas toutes mes pensées. J’étais profondément amoureux d’Emma, une fille aux traits délicats et au corps plein qui servait au château du comte. Nous nous étions juré plus d’une fois de nous aimer toute la vie. Un soir, alors que je lui rapportais incidemment la visite d’Arnulf, elle me conseilla de prendre garde à ce chevalier. Selon elle, il obtenait toujours ce qu’il voulait, et n’hésitait pas à frapper dans le dos pour l’obtenir. Je lui ai répondu par une plaisanterie quelconque pour faire le fanfaron et j’ai changé de sujet.

Quelques semaines se sont écoulées. L’activité constante de la forge faisait passer le temps sans hâte et sans angoisse. Le jour où l’épée réussit la septième et dernière épreuve du feu, je l’enveloppai dans un sac et je la pris pour la montrer à Emma. Je fus vexé qu’elle ne s’intéresse pas à cette arme magnifique. Je dois dire que mon expérience des femmes était insignifiante au début du millénaire. Avec le temps, je me suis rendu compte que le mépris des possessions matérielles est une des vertus féminines les plus rares – peut-être cette conviction est-elle due au fait que lorsque j’ai été riche, j’ai cessé d’attirer des femmes sincères? Toujours est-il qu’à ce moment-là, je fus incapable de juger l’attitude d’Emma. Lorsque nous nous sommes quittés, sur le tard, j’ai un peu lésiné sur les démonstrations d’affection auxquelles je l’avais habituée.

À peine terminée, l’épée avait déjà commencé à causer des malheurs. Je trouvai l’atelier retourné et détruit et mon père blessé sur le sol à côté des tenailles. Il avait reçu un fort coup sur la tête et avait le corps meurtri et malade. Son sang se mêlait à la limaille de fer.

— Arnulf... fuis Joan, pars loin...

Il mourut dans mes bras. Malgré la rage que je ressentais, je ne pouvais affronter seul les troupes du mercenaire. En un instant j’avais perdu ma famille, mon travail et mon avenir. J’ai entendu

des bruits de chevaux et j'ai fui à travers bois, sans même donner de sépulture à mon père. Je n'ai pris que l'épée.

J'ai marché toute la nuit en évitant les sentiers battus. Le lendemain matin je suis arrivé, épuisé, au pied d'une montagne où je savais qu'il y avait une source. Le marchand qui avait voulu acheter la *Spada Ignea* était assis sur une pierre comme s'il m'attendait.

— Bonjour Joan, bois, il faut qu'on parle.

Sous la lumière du soleil, j'ai eu pour la seconde fois l'impression que le marchand expulsait de petits cailloux de sa bouche en parlant. J'ai pris l'épée et je l'ai brandie vers ce long cou qui m'inspirait de la crainte.

— Écartez-vous de la fontaine, Messire, et mettez-vous à un endroit où je puisse vous voir.

Le marchand recula et je pus m'approcher de la source.

— Et bien, dit-il lorsque j'eus fini d'étancher ma soif.

— Et bien quoi ?

— Tu ne sais pas où aller, il y a des heures que tu n'as pas mangé et tu n'as pas un sou. Tu es sûr que tu ne veux toujours pas me vendre l'épée ?

— Ce que je veux, vous ne l'avez pas.

— Moi, j'ai tout ce que tu veux.

Lorsque d'un seul geste il ôta sa cape, je vis qu'il avait le corps couvert d'écailles d'un vert visqueux. Sa colonne vertébrale se terminait par une queue pointue qui bougeait comme un serpent d'eau. Aujourd'hui, quelqu'un qui déclarerait avoir vu le diable serait considéré frappé d'anomalie mentale, mais au XI^e siècle le diable était une entité bien réelle. Du moins, Majesté, aussi réelle que le sont aujourd'hui les électrons et les quarks : personne ne les a vus mais tout le monde croit à leur existence. La vue du diable généra en moi une peur physique – qui ne ressemblait à rien de ce que peut produire une suggestion – qui se matérialisa par un froid se répandant dans tout mon corps comme si j'avais fait face à un ours furieux ou à un soldat me menaçant d'une lance. L'idée ne m'est pas venue de nier l'existence du diable : à ce moment même je le voyais de mes propres yeux et mon nez

percevait son haleine putride. Il m'aurait suffi d'un pas en avant pour le toucher.

— Ne t'en fais pas – poursuivit-il – je ne te veux aucun mal. Seule ton épée m'intéresse. Je l'échange contre trois vœux que j'exaucerai.

Jusque-là, mon père m'avait servi de bouclier face aux difficultés, mais justement, un jour auparavant, alors qu'il était à l'agonie, je m'étais rendu compte de l'une de mes caractéristiques les plus utiles : je dois ma survie à ma capacité à conserver mon sang-froid face à l'adversité. La mort de mon père me blessait encore mais mes sentiments restaient contenus par la raison qui me disait qu'il était dangereux de ne pas saisir une telle opportunité.

— Je peux demander ce que je veux ?

— Oui, à part multiplier les vœux, redonner vie aux morts et faire des demandes qui aient à voir avec moi ou mes amis de la nuit.

— D'accord, mais je voudrais nuancer mes vœux pour que tu ne me trompes pas.

— Tu peux nuancer tout ce que tu veux, mais auparavant il faut que tu me démontres que ton épée est aussi puissante qu'elle en a l'air.

Mon père m'avait expliqué qu'une bonne épée peut tuer le Diable. Le fer est fils de l'Homme et le Diable est fils du feu. C'est pourquoi les forgerons qui maîtrisent le feu peuvent dominer le diable. Voilà pourquoi cette créature verte n'avait pas tenté de s'emparer de l'épée par la violence.

— Comment puis-je te le démontrer ?

— Viens avec moi.

Je le suivis jusqu'au milieu d'une clairière où le diable avait préparé une enclume en fer qui faisait le double de celle que nous utilisions à la forge.

— Une bonne épée doit être capable de couper en deux une enclume d'un seul coup, m'a-t-il dit en s'écartant.

Je ne pouvais rien faire d'autre que de lever l'épée au-dessus de ma tête et de l'abattre sur l'enclume. J'ai concentré toute ma

force dans les muscles de mes bras tout en imaginant que c'était à Arnulf que j'assenais le coup.

Une vague de plaisir l'inonda lorsque l'enclume se coupa en deux du premier coup.

— Bien, très bien, fit le diable, visiblement satisfait. La force du métal est importante, mais une lame acérée l'est encore davantage. Viens avec moi.

Nous sommes retournés à la source et nous avons suivi le petit ruisseau jusqu'à un bassin qui semblait profond. Le Diable y laissa tomber un peu de laine qui flotta.

— Si tu coupes ce brin de laine sans l'enlever de l'eau, je serai convaincu que tu détiens bien l'épée que je convoite.

Je savais combien de soirées j'avais passées à rémouler et affûter l'arme. D'un coup sec, je la laissai tomber sur le brin de laine et le coupai en deux.

Le regard que posa le diable sur l'épée exprimait à la fois la peur et l'admiration.

— Tu peux faire tes trois vœux, Joan.

Une fois encore le désespoir me rendit audacieux. C'était le moment de tirer parti de mon avantage.

— J'ai besoin de me reposer et de réfléchir. Je te donnerai mes vœux demain au lever du soleil.

Le diable accepta.

Je passai une nuit blanche. Je pris la première décision, celle de vendre l'épée au diable, sans hésiter. Si je refusais, je serais obligé de me battre avec lui, et même si l'épée était assez puissante pour le tuer, je n'étais pas assez agile pour le battre en combat singulier. Par ailleurs, en ce moment de pénurie extrême et de confusion, l'idée des trois vœux me séduisait. J'ai médité pendant des heures sur ce que je devais demander. Si je pouvais aujourd'hui les reformuler, je changerais à coup sûr le contenu de mes trois vœux.

Le lendemain, une fine couche de brume couvrait les frondaisons des arbres. Le soleil perçait à peine lorsque je retrouvai le diable à la fontaine, habillé en marchand. Je remarquai qu'il avait des mains fines aux doigts effilés comme s'il n'avait jamais travaillé.

— Mon premier vœu est d'être immortel.

— Accepté.

— Un moment. Je t'ai dit que je voulais préciser tous mes vœux. Je veux avoir toujours vingt-trois ans comme maintenant, sans maladie, sans blessure et sans mutilation. Je veux être immortel mais sans connaître la douleur physique ou les affres de la vieillesse. Je veux garder pour toujours la mémoire et la virilité, la force et la sagesse, et toutes les conditions mentales et physiques dont je jouis aujourd'hui.

— Très bien, dit le diable.

— Mon second vœu est que chaque fois que je poserai la main sur ma bourse, j'en sorte tout l'or que je voudrai.

— C'est fait.

— Attends. Je veux être le seul à pouvoir prendre de l'argent dans ma bourse et seulement quand je le voudrai. Je veux que ces pièces d'or correspondent au cours légal du pays dans lequel je me trouve, et dans la quantité désirée au moment où j'en aurai besoin. Je ne veux pas qu'elles aient l'air fausses ou tout juste battues. Et je ne veux pas que ma bourse s'use avec le temps ; Ah ! et que personne ne puisse me la prendre.

— Accepté ! Et quel est ton troisième vœu ?

Le diable ne me regardait même pas. Il contemplait avidement l'épée et je suis convaincu qu'il m'aurait donné le trône de l'enfer si je le lui avais demandé.

— Je garde mon dernier vœu pour quand j'en aurai besoin. Je ne peux pas imaginer tout ce qui se passera dans les années qui m'attendent. Puisque je suis immortel j'espère que dans quelques millénaires j'aurai acquis suffisamment de sagesse et d'expérience pour l'utiliser au mieux. En plus, ça peut servir en cas de besoin.

— C'est un vœu étrange, mais je ne vois aucune raison de te le refuser, dit le diable. Accepté. Tu peux me donner l'épée.

— La voilà.

En s'emparant de l'épée, le diable eut un rire sinistre, puis disparut.